

Une contre-histoire de la littérature

MICHEL ONFRAY

LA PASSION DE LA MÉCHANCETÉ

Sur un prétendu
divin marquis

Collection « Universités populaires & C^{ie} »

Une contre-histoire de la littérature

Un siècle, un chef-d'œuvre universel, une lecture philosophique

LA PASSION DE LA MÉCHANCETÉ

Michel Onfray

Pourquoi Sade qui fut, au dire même de ses hagiographes, coupable de séquestrations, de viols en réunion, de menaces de mort, de traitements inhumains et dégradants, de tortures, de tentatives d'empoisonnement, fut-il porté aux nues par l'intelligentsia française pendant tout le XX^e siècle ? De Breton à Bataille, de Barthes à Lacan, de Deleuze à Sollers, tous ont vu en lui un philosophe visionnaire, défenseur des libertés, un féministe victime de tous les régimes ? Fidèle à sa méthode, Michel Onfray croise la vie, l'œuvre et la correspondance de Sade. Romancier, il n'y aurait rien à redire à ses fictions ; mais Sade se réclame de la philosophie matérialiste, mais il laisse une place possible à la liberté, puis fait le choix du mal. Dès lors, cet homme triomphe moins en libérateur du genre humain qu'en dernier féodal royaliste, misogyne, phallocrate, violent.

Michel Onfray, philosophe, a fondé l'Université populaire de Caen en 2002. Traduit dans près d'une trentaine de pays, il est auteur de plus d'une soixantaine d'ouvrages. Il dirige depuis la rentrée 2012 la collection « Universités populaires et C^{ie} » chez Autrement et y lance sa « Contre-histoire de la littérature », dont le premier volume consacré à Don Quichotte, *Le réel n'a pas eu lieu*, est paru en mars 2014.

Imprimé et broché en Italie

Retrouvez toute notre actualité sur

www.autrement.com et rejoignez-nous sur Facebook

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

LA PASSION
DE LA MÉCHANCETÉ

Une contre-histoire de la littérature

Le principe de la contre-histoire consiste soit à envisager des œuvres dont on ne parle pas, soit à considérer de façon alternative des œuvres dont on parle.

Une contre-histoire de la littérature permet donc d'envisager soit des œuvres oubliées, soit des œuvres connues, voire très connues, sinon des chefs-d'œuvre, pour examiner ce qu'elles ont à nous dire et qui n'aurait pas encore été dit.

Partant du principe que des grandes œuvres de la littérature occidentale ont généré des substantifs utiles au travail des philosophes, cette contre-histoire de la littérature examine un chef-d'œuvre par siècle, du Moyen Âge au xx^e , et le concept auquel il donne naissance pour penser l'universel : dantesque, rabelaisien, quichottesque, sadique, bovaryque et kafkaïen.

Dans cette série de six volumes, Michel Onfray propose ainsi une lecture philosophique de quelques chefs-d'œuvre de la littérature européenne :

- Moyen Âge : Dante et *La Divine Comédie*
- xvi^e siècle : Rabelais et *Gargantua*
- $xvii^e$ siècle : Cervantès et *Don Quichotte*
- $xviii^e$ siècle : Sade et *Les Cent Vingt Journées de Sodome*
- xix^e siècle : Flaubert et *Madame Bovary*
- xx^e siècle : Kafka et *Le Procès*

Une contre-histoire de la littérature

LA PASSION DE LA MÉCHANCETÉ

Sur un prétendu divin marquis

Michel Onfray

Collection **Universités populaires & Cie**

Sous la direction de Michel Onfray

Éditions **Autrement**

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

*« Une certaine disposition à la cruauté,
envers soi-même et envers les autres,
est essentiellement chrétienne. »*

Nietzsche, *L'Antéchrist*, § 21

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Introduction

« La chienne de Buchenwald »

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Tout le monde connaît les frasques d'Ilse Koch, mais peu savent son nom : les abat-jour en peau humaine dans les camps de concentration nazis, c'est elle – entre autres gestes maléfiques... La vie de cette femme racontée simplement, sans fioritures lyriques, mais avec la précision d'un anatomiste, donnerait un roman du marquis de Sade. Les tenants de la religion sadienne pousseront des cris : la littérature n'est pas le réel, la passion pour la méchanceté sur le papier dispenserait même du passage à l'acte ! Sade ne fut pas sadique ni sadien, tout juste un grand écrivain fantasmant ce qu'il n'a pas fait ! Vulgate freudienne...

À rebours de cette légende étayée par la scie musicale de la sublimation qui permettrait au pervers de l'être dans son œuvre justement pour ne pas l'être dans sa vie, la biographie de Sade montre que sa vie et son œuvre sont sadiques. L'écriture ne l'a pas dispensé d'action, elle n'était pas le substitut aux actes, mais son contrepoin. Sade était un délinquant sexuel et, *en même temps*, un écrivain. Le marquis est l'homme des affaires d'Arcueil, de Marseille, celui dans le jardin duquel on retrouve des ossements humains, l'individu coupable de séquestrations aggravées en réunion, de viols, de menaces de mort, de traitements inhumains et dégradants, de tortures, de tentatives d'empoisonnement, etc., et l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir*, *Justine ou les Malheurs de la vertu* et bien d'autres livres. Gilbert Lely, son biographe le plus autorisé, rapporte les forfaits et les publications...

Ajoutons que Sade n'est pas seulement un écrivain. Sinon, peut-être n'aurais-je fait aucun cas de cette œuvre. Mais il s'avance également comme un philosophe, un penseur, un homme d'idées qui défend des thèses sur le bien et le

mal, le vice et la vertu, la morale et l'im-moralité, la religion et la politique, la métaphy-sique et l'athéisme, et les devoirs d'un écrivain nourri de fictions ne sont pas les mêmes que ceux d'un philosophe créateur de visions du monde et prescripteur d'actions. La proposition philosophique du marquis de Sade est radicale-ment matérialiste, athée, elle exploite les consé-quences les plus outrées d'une philosophie de la nécessité. Elle développe à première vue un déterminisme qui exclut la liberté. L'œuvre complète de Sade dissimule sans guillemets qui signaleraient les citations des pages entières de philosophes matérialistes (Helvétius, Holbach, La Mettrie, Diderot) qui constituent les fon-dations de sa vision du monde : la Nature est toute-puissante, elle ignore le bien et le mal, il faut obéir à ses injonctions qui, pour Sade, se résument aux manifestations de la pulsion de mort.

Tous les philosophes de la nécessité affirment que le libre arbitre n'existe pas parce qu'une force fait la loi : cette force prend des noms différents au cours de l'histoire des idées, *logos*

stoïcien, *conatus* spinoziste, *nisus* holbachien, *vouloir* schopenhauerien, *volonté de puissance* nietzschéenne. Pour Sade, cette énergie noire coïncide avec une libido mauvaise. Les philosophes de la nécessité produisent tous une sagesse à partir de cette lecture du monde : *y consentir...* Nous n'avons pas le choix, voulons ce qui nous veut, alors nous connaissons le bonheur d'être au monde.

On voit bien ce que devient cette logique chez le marquis : vouloir le vouloir qui nous veut, c'est s'abandonner à la libido mauvaise qui veut la destruction. La pulsion de mort freudienne est pensée comme une force qui habite dans la vie et veut l'état d'avant la vie – autrement dit : le néant. La plupart des psychanalystes ont refusé de suivre ce Freud d'après les années 1920 sur ce terrain qui biologisait sa pensée et obligeait, en toute bonne logique, à renoncer à sa métaphysique au profit d'une histologie en regard de laquelle la psychanalyse n'était d'aucune utilité...

Sade utilise donc le roman pour porter des idées – et si la fiction romanesque s'autorise tous les droits, qui peut croire qu'en matière d'idées,

donc d'idéologie, tout soit possible ? Les personnages de ses fantaisies littéraires relèvent de son imagination ; leurs discours, de l'idiosyncrasie de l'auteur. Il écrit dans *La Philosophie dans le boudoir* : « Il ne faut pas plus s'enorgueillir de la vertu que se repentir du vice, pas plus accuser la nature de nous avoir fait naître bon que de nous avoir créé scélérat ; elle a agi d'après ses vues, ses plans et ses besoins : soumettons-nous » (131)... Nous n'aurions pas grand-chose à répondre à cette philosophie de la pure nécessité, sinon de la nécessité pure : si les choses sont ainsi, en effet, il ne reste qu'à se soumettre. Pas même besoin d'y inviter puisque la soumission fait également partie de la nécessité ! Mais Sade écrit aussi ceci : « La cruauté est dans la nature ; nous naissons tous avec une dose de cruauté que la seule éducation modifie ; mais l'éducation n'est pas dans la nature, elle nuit autant aux effets sacrés de la nature que la culture nuit aux arbres » (129). Sade affine étrangement sa théorie de la nécessité : elle est vraie pour la nature, mais la culture n'en fait pas partie ! Étrange paradoxe de croire que, dans la nature, quelque chose lui échappe

– en l’occurrence la culture... Où se situe donc la culture ? Hors nature ?

En bon lecteur de Rousseau, Sade croit qu’on peut opposer nature et culture, que la culture peut aller contre la nature, que l’éducation permet ce travail de contre-nature, qu’on peut *modifier*, c’est son mot, la cruauté dont on hérite naturellement. Et, en toute conscience, il choisit non pas l’éducation contre une nature mauvaise, mais la nature mauvaise contre l’éducation : en quoi il n’est pas un philosophe des Lumières, mais un penseur catholique pour qui la nature porte le mal. Sade, gnostique luciférien, triomphe sur le charnier de la Terreur en dernier penseur féodal ! La Révolution française emporte ce spécimen ontologique. Rusé, le marquis prétend épouser la cause révolutionnaire pour mieux sauver sa peau – nombre de sadiens s’avèrent de naïves victimes de sa ruse et transfigurent ce bourreau ontologique en victime politique...

Revenons-en à Ilse Koch : elle constitue une héroïne sadienne parfaite. Elle obéit à sa nature ;

et sa nature, c'est le mal. L'éducation, disons-le autrement, les conditions historiques auraient pu permettre autre chose, mais ce grand « Oui » au mal produit cette figure emblématique du national-socialisme. Cette femme qui fut surnommée « La chienne de Buchenwald » aurait pu préférer cette phrase de *La Philosophie dans le boudoir* : « Il n'y a aucune comparaison entre ce qu'éprouvent les autres et ce que nous ressentons ; la plus forte dose de douleur chez les autres doit assurément être nulle pour nous, et le plus léger chatouillement de plaisir éprouvé par nous nous touche ; donc nous devons préférer, à quel prix que ce soit, ce léger chatouillement qui nous délecte à cette somme immense des malheurs d'autrui qui ne saurait nous atteindre » (169). Une authentique profession de foi nazie... Quelles furent ces occasions de *chatouillements* chez Ilse Koch qui justifient de compter pour rien la *somme immense des malheurs d'autrui* ?

Ilse Koch naît le 22 septembre 1906 à Dresde d'un père contremaître et militant au Parti social-démocrate. Études primaires normales,

bénévolat dans une bibliothèque, apprentissage de la sténodactylographie, secrétariat dans diverses entreprises. En 1934, célibataire âgée de vingt-huit ans, elle travaille dans une manufacture de cigarettes et rencontre son futur mari. Elle cesse de travailler. Hitler est au pouvoir depuis un an, elle a voté pour lui et milite au NSDAP depuis le 2 avril 1932.

Lorsqu'elle rencontre son mari, le 5 mai 1934, il compte dix ans de plus qu'elle, il est divorcé depuis 1931 et père d'un enfant. Né le 2 août 1897 à Darmstadt, d'un père fonctionnaire de l'état civil de la ville, mobilisé en 14-18, très anticommuniste, il participe aux premiers raids nazis contre les ouvriers dans les années 1920. Après des études commerciales, il devient employé de banque jusqu'en 1930, puis comptable. Trois fois il sera pris la main dans le sac pour escroquerie à ses employeurs : il falsifie les comptes. Il est emprisonné. À sa sortie de prison, il vit d'expédients.

En 1931, il adhère au Parti nazi. Ascension fulgurante : membre de la SS, les autorités détruisent son dossier. Le voilà blanchi. On l'oriente

vers la répression des ennemis du Reich. Karl Koch fustige les athées, il est déiste, comme Hitler, et souscrit à la mystique SS. 1934 : il est Sturmbannführer de la SS encasernée à Dresde. Début 1935, il monte en grade et devient commandant du siège de la Gestapo à Berlin, puis commandant de la garde SS du camp de concentration d'Esterwegen avant d'en devenir le commandant. Elle habite avec lui dans le camp. Début 1937, il devient commandant de Sachsenhausen. Il épouse Ilse Koch dans le camp le 29 mai de cette année-là, ils vivaient mariotalement depuis deux ans, elle était enceinte. Un mois plus tard, il devient commandant de Buchenwald, elle en sera « la Commandante ». Commence alors leur entreprise qui fait songer aux furies des *Cent Vingt Journées de Sodome* : cette rousse arrogante s'habille de façon provocante ; avec une veste de Tzigane et des bottes volées sur un cadavre, elle parcourt le camp de concentration sur son cheval nommé « Poupée » ; devant le camp rassemblé, elle assiste à deux pendaisons pour tentatives d'évasion et crie « bravo ! » au moment de l'exécution ;

elle s'essaie à créer une race de chien en croisant un loup et un berger allemand femelle, devant l'insuccès, elle rosse la chienne à mort ; elle assiste souvent aux appels des détenus, parfois dans les miradors et aux punitions quotidiennes – vingt-cinq coups de gourdin sur le corps d'un détenu ligoté sur un chevalet, la plupart du temps, la punition s'avère mortelle ; elle s'intéresse au fonctionnement du crématoire mobile de la Wehrmacht dès 1939 ; elle assiste aux premières incinérations dans le camp ; elle oblige un détenu à pénétrer dans un four ; elle insulte les déportés et les traite de « bandits », de « sales juifs », de « cochons », de « dégueulasses » ; elle tire parfois au hasard avec son revolver ; elle excite son chien sur les prisonniers et le lâche parfois pour les déchiqueter ; elle jette la coiffe d'un juif au-delà de la limite d'interdiction, la sentinelle l'oblige à la récupérer, puis l'abat ; elle frappe au visage avec sa cravache les forçats qui portent des pierres qu'elle estime trop petites ; elle fait conduire jusqu'à 500 prisonniers dans son manège et les fait abattre sous ses yeux – 8 483 prisonniers

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Achévé d'imprimer en juin 2014 chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
17, rue de l'Université, 75007 Paris.

Tél. : 01 44 73 80 00.

N° d'édition : L.69EHAN001019.N001. ISBN : 978-2-7467-4130-0.

ISSN : 2262-600X.

Dépôt légal : août 2014.